This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

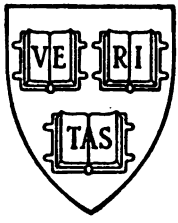
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

H
820 A
116.77

820.116.77
A



Harvard College Library

FROM

Mrs. L. T. Ames

Cambridge

1919.

LES TRAITS ÉTERNELS DE LA FRANCE

Published on the Fund
given to the Yale University Press
in memory of
D. CADY EATON
of the Class of 1860, Yale College

Les volontaires de Lafayette dans la guerre de l'indépendance, — la croisade américaine dans la guerre de la délivrance : manifestations correspondantes des traits éternels de deux grandes nations.

Maurice Barrès

PAR MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES TRAITS ÉTERNELS DE LA FRANCE

DISCOURS PRONONCÉ À LONDRES DANS LA SALLE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE BRITANNIQUE LE 12 JUILLET, 1916

WITH NOTES BY
FERNAND BALDENSPERGER

NEW HAVEN
YALE UNIVERSITY PRESS
LONDON: HUMPHREY MILFORD
OXFORD UNIVERSITY PRESS
MDCCCCXVIII

H 820.116.77
A
HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

COPYRIGHT, 1918, BY
YALE UNIVERSITY PRESS

LES TRAITS ÉTERNELS DE LA FRANCE

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans sa *Litanie des Nations*, votre Swinburne prête à la France, parlant à la Liberté, ces paroles:

Je suis celle qui fut ton enseigne et ton porte-drapeau,
Ta voix et ton cri;
Celle qui te lava de son sang et te laissa plus belle,
Je suis celle-là, la même.
Ne sont-ce pas là les mains qui t'ont relevée gisante et t'ont nourrie,
Ces mains meurtries?
Ne suis-je pas la langue qui a parlé pour toi, l'œil qui t'a conduite?
Ne suis-je pas ton enfant?

Cet éloge qui nous a été au cœur, il s'est trouvé depuis 1870 tant d'hommes et tant de pays pour croire que nous en

avions démérité ! On doutait de nous, on disait: « Ils ne sont plus les mêmes... La France est une nation du passé, une vieille nation... »

Comme on insistait sur ce mot: une *vieille nation!* C'est vrai, la France existait quand il n'y avait pas encore un sentiment allemand, un sentiment italien, anglais; c'est vrai, nous sommes la nation qui, la première de toute l'Europe, a eu l'idée qu'elle formait une patrie; mais on ne s'explique pas que ces grands titres aient pu nous discréditer auprès des nations plus récentes.

Parmi ceux qui parlaient ainsi, beaucoup nous regardaient sans haine, parfois même avec sympathie. La France, pensaient-ils, a accumulé un immense trésor de vertus, de hauts faits, de services rendus, de gloires incomparables; mais, aujourd'hui, elle est au milieu de tout cela comme un vieillard au soir de la plus belle vie, ou mieux encore comme certains aristocrates frivoles qui, d'une illustre ascendance, n'ont gardé que leurs

titres de noblesse, de charmantes manières, de superbes portraits, des tapisseries royales, des reliures écussonnées, un luxe grandiose et suranné.

C'est ainsi, nous le savons bien; on nous croyait frivoles, usés, trop riches, trop heureux, et faisant du plaisir le seul mobile de notre activité; les Français livraient à l'instinct et à la passion la conduite de leur vie; leur fin suprême était le bonheur, et l'on venait à Paris pour participer à ce bonheur...

Injustes étrangers, quand le plaisir facile et cosmopolite de Paris vous enivrait, comment auriez-vous connu ce qui reposait au foyer français, qui a pour vertu de se tenir isolé de la rue passante, et ce qui fermentait dans des cœurs qui attendent toujours un cri de croisade et comme l'appel d'un monde surnaturel pour produire et pour connaître eux-mêmes leur héroïsme ?

I

Mois d'août 1914 ! L'appel aux armes retentit. Les cloches, dans tous les villages, s'ébranlent sur la vieille église dont le fondement repose au milieu des morts. Elles sont redevenues soudain les voix de la terre de France. Elles convoquent les hommes, elles plaignent les femmes; leur clameur est si forte qu'il semble qu'elle pourrait briser la pierre des tombeaux, et tout de suite elle fait sortir du cœur français tout ce qu'il renferme.

Les enfants, les femmes, les vieillards se dressent autour du soldat, l'accompagnent jusqu'au train . . . C'est le départ, non pas tel que Rude l'a sculpté dans le coup de vent de l'Arc de Triomphe, mais un départ plus tragique encore, les dents serrées: « Puisqu'ils le veulent, il faut en finir ! »

C'est le départ. Nous ne pouvons pas être à la fois dans toutes les gares de Paris

et de toutes nos villes, sur tous les quais d'embarquement, ni sur tous ces bateaux qui ramènent de l'étranger les Français; voulez-vous que nous allions au cœur même de la France militaire, dans cette École de Saint-Cyr, où se forment les jeunes officiers ?

Chaque année, à Saint-Cyr, a lieu en grande pompe la fête du Triomphe. On nomme ainsi une cérémonie traditionnelle où les jeunes gens qui viennent de passer deux ans à l'École, baptisent la promotion qui les suit et donnent un nom à leurs cadets.

En juillet 1914, cette cérémonie coïncida avec les événements qui, en se précipitant, déterminèrent la guerre, et par là elle devait prendre un caractère plus grave. Le 31 du mois, le général commandant l'École fit savoir aux *Montmirail* (c'était le nom des aînés) qu'ils eussent à baptiser leurs cadets, le soir même, militairement et sans les réjouissances traditionnelles.

Tous comprirent qu'ils allaient avoir

peut-être dans la nuit à gagner leurs régiments respectifs.

Écoutez un jeune poète de la promotion de *Montmirail*, Jean Allard-Méeus, raconter à sa mère cette soirée déjà devenue légendaire chez nous: « Après le dîner, prise d'armes devant le capitaine et le lieutenant de garde, seuls officiers autorisés à assister à cette cérémonie intime. Belle soirée; dans l'air, des parfums oppressés; l'ordre le plus parfait et le silence le plus grand. Les officiers de *Montmirail* avec le sabre, les « hommes » avec le fusil. Les deux promotions se massent sur le grand terrain, sous le commandement du major de la promotion. Discours patriotiques fort bien; puis, au milieu de l'émotion grandissante, j'ai dit « DEMAIN ».

Soldats de notre illustre race,
Dormez, vos souvenirs sont beaux !
Le temps n'efface pas la trace
Des noms fameux sur les tombeaux.
Dormez; par delà la frontière,
Vous dormirez bientôt chez nous!

» Jamais, ma petite maman, je ne dirai plus ces vers, car jamais plus je ne serai à la veille d'un jour de départ pour là-bas, au milieu de mille jeunes gens tremblant de fièvre, d'orgueil et de haine. J'ai sans doute trouvé dans mon émoi personnel l'accent qu'il fallait avoir, car j'ai fini mes vers au milieu d'un frisson général. Ah! pourquoi le clairon ne les a-t-il pas soulignés de l'*Alerte?* Nous en aurions tous porté les échos sur le Rhin . . . »

C'est dans cette atmosphère d'enthousiasme que les jeunes officiers reçurent le titre de promotion de *la Croix du drapeau*, et c'est à ce moment que l'un des *Montmirail*, Gaston Voizard, s'écria:

— Jurons que pour aller au feu nous serons en grande tenue, gants blancs et casoar au chapeau.

— Nous le jurons ! répondirent les cinq cents *Montmirail.*

— Nous le jurons ! crièrent à leur tour les cinq cents *Croix du drapeau.*

Terrible scène, trop française, toute pleine de l'innocence et de la bonne vo-

lonté admirable de ces jeunes gens, et toute pleine aussi de conséquences désastreuses.

Ils ont tenu leur vœu téméraire. Il n'est pas permis que je vous dise la proportion des morts. Les enfants charmants que je viens de vous citer ne sont plus. De quelle manière sont-ils tombés ?

Tous n'eurent pas leurs témoins, mais tous tombèrent à la façon du lieutenant de Fayolle.

Le 22 août, Alain de Fayolle, de la promotion *Croix du drapeau*, est à Charleroi à la tête d'une section. Ses hommes hésitent. Le jeune sous-lieutenant a mis ses gants blancs. Mais il s'aperçoit qu'il a oublié son casoar. Il tire de sa sacoche le plumet blanc et rouge et il le pique à son shako.

— Vous allez vous faire tuer, mon lieutenant ! dit un caporal.

— En avant ! crie le jeune homme.

Ses hommes le suivent, électrisés ; quelques instants plus tard, une balle le frappe en plein front, juste au-dessous du plumet.

Le même jour, le 22 août 1914, Jean Allard-Méeus, le poète des *Montmirail*, tombe frappé de deux balles.

Gaston Voizard, celui qui eut l'idée du serment, leur survécut de quelques mois seulement. Il semble s'en excuser dans la lettre charmante et déchirante que voici:

25 décembre 1914.

« Il est minuit, mademoiselle et amie, et, pour vous écrire, j'enlève à l'instant mes gants blancs (oh ! n'admirez pas, le geste n'a rien d'héroïque; mes derniers gants de couleur sont aux mains d'un pauvre pioupiou qui a froid). Je cherche en vain les mots qu'il faudrait pour vous dire la joie et l'émotion que m'a causées votre lettre arrivée le soir d'un bombardement terrible du pauvre village que nous occupons. Cette lettre fut reçue là comme un baume contre tous les énervements et les malédictions possibles. Cette lettre lue, le soir, — j'en demande pardon à votre modestie ! — aux officiers de mon batail-

lon, réconforta les plus abattus, après cette rude journée, et prouva à tous que le cœur des jeunes filles de France est tout simplement admirable de générosité.

» Donc, il est minuit. L'honneur et le bonheur que j'ai de commander ma compagnie depuis huit jours (mon capitaine ayant été blessé) me valent le plaisir de vous écrire à cette heure, de la tranchée où, par des prodiges d'astuce, j'ai réussi à allumer une bougie, sans que soit éveillée l'attention de ces messieurs d'en face. Ils sont d'ailleurs à une centaine de mètres.

» Mes hommes, en sourdine, entonnent le traditionnel: *Il est né, le divin enfant.* Le ciel luit d'étoiles. On voudrait rire de tout cela... et on est tout près d'en pleurer! Je pense aux Noëls d'antan, passés en famille; je pense à l'effort gigantesque à fournir encore, au peu de chance que j'ai d'en sortir vivant: je pense, enfin, que je vis peut-être en cette minute mon dernier Noël...

» Du regret, direz-vous?... Non, pas même de la tristesse! Seulement un peu

de mélancolie de n'être pas au milieu de tous ceux que j'aime !

» Toute la tristesse de mes pensées est pour les meilleurs amis tombés au champ d'honneur, et qu'une amitié fidèle avait presque faits mes frères : Allard, Fayolle, autant d'amis chers que je ne reverrai plus ! Quand le soir du 31 juillet, en ma qualité de Père Système de la promotion, j'eus prononcé, au milieu d'un silence religieux, le fameux serment de nous distinguer en ne mourant que gantés de blanc, ce bon Fayolle, qui était bien l'ami le plus enthousiaste que j'aie jamais connu, me disait en souriant : « Quel effet nous allons produire devant les Boches ! Ils seront tellement stupéfaits qu'ils ne tireront pas ! » Hélas ! pauvre Fayolle ! Il a payé cher à sa patrie la dette de son titre de saint-cyrien ! Et tous, ils tombent autour de moi, semblant se demander quand viendra le tour de leur Père Système pour que *Montmirail*, entrant chez Dieu, soit béni au complet . . .

» Mais, trêve aux lamentations inutiles,

n'est-ce pas ? Ne pensons qu'à notre France nécessaire, impérissable, éternelle ! Et, par cette belle nuit de Noël, croyons plus que jamais à la victoire...

» Il faut, mademoiselle et amie, me pardonner cet affreux gribouillage. Voulez-vous aussi me laisser espérer une réponse prochaine et permettre au jeune officier français de baiser très respectueusement la main de la jeune fille de France à l'âme grande et au cœur généreux ? »

Le 8 avril 1915, il tombait à son tour.

Ah ! que le panache, à toutes les époques, a coûté cher à la France ! On doit s'incliner devant l'austère sévérité des grands chefs qui désapprouvèrent la générosité de ces enfants trop prodigues du trésor de leur vie. La guerre réserve à des conducteurs d'hommes assez d'occasions utiles de se dévouer pour qu'ils ne se complaisent pas à provoquer d'avance le destin. Mais comprenons bien que ces conducteurs d'hommes sont des enfants. La circonstance soudain les oblige. Il leur faut conquérir leur autorité. Par la

science ? Par l'expérience ? Ils n'ont à leur service que de s'imposer par la bravoure, en osant quelque chose d'exceptionnel.

C'est bien la pensée qu'exprime fortement l'un d'eux, Georges Boscredon, Saint-Cyrien de vingt ans, quand il écrit à sa sœur :

« N'en dis rien à papa et à maman. Mais, partant officier, j'ai bien peu de chances d'en revenir. Je le sais, et j'ai dès maintenant fait de grand cœur le sacrifice de ma vie . . . Nous allons arriver jeunes, sans grande valeur, pour commander des hommes entraînés et de vieux soldats déjà. Pour les faire marcher, il faudra payer de notre personne, et nous paierons. »

Généreux jeune homme, qui ne dit rien des fautes commises avant qu'il fût en âge, et qui, nouveau venu, trouve tout naturel de payer de sa vie la victoire !

Et dans toutes nos grandes écoles, dans tous nos collèges, les jeunes gens sont les frères de ces jeunes chefs militaires. Pour

eux, une seule chose compte: le besoin que la France ne soit plus une vaincue. Ils sont les jeunes, les purs, les régénérateurs, les hosties de la patrie. Ils accepteront tout pour être dignes de leurs aïeux, pour remplir leur destin et racheter la France.

Les professeurs dans les collèges ne s'y trompaient pas. Depuis quelques années, ils voyaient apparaître « une génération au clair regard, à la démarche assurée, au cœur sans crainte. » La destinée préparait à la France des sauveurs. « D'où sort la France du 2 août? s'écrie un maître du lycée Janson-de-Sailly. De quarante années courbées sous la menace de l'Allemagne. C'est une douleur, une longue humiliation qui explosent enfin en espérances. »

Voilà nos jeunes gens. Mais la guerre a réuni à l'armée toute la nation mâle de dix-huit à quarante-huit ans.

Évidemment, un quadragénaire ne part pas avec cette ivresse de bonheur que nous

venons de voir chez nos saint-cyriens. Il n'éprouve plus « ce coupable amour du danger » que Tolstoï, causant avec Déroulède, sur le tard de sa vie, s'accusait d'avoir, lui aussi, connu dans sa jeunesse. C'est le refroidissement du sang, c'est aussi l'ouverture d'un nouvel horizon. En fondant un foyer, le jeune homme d'hier a assumé des devoirs de protection envers sa famille. Comment aurait-il la magnifique impétuosité du Saint-Cyrien qui dit: « Jeune officier pendant la guerre, c'est vraiment la carrière où l'on recueille de suite les fruits de son honneur, de son énergie, de son dévouement.»[1] Le père de famille a derrière lui déjà les fruits de sa vie; il les abandonne, et, à défaut de cette beauté d'allégresse, ce qu'il nous fait voir, c'est la beauté d'un sacrifice perpétuellement médité. Il existe chez le jeune homme, le sentiment de son sacrifice, mais il écarte en hâte cette inquiétude, ne se l'avoue pas, et

[1] JEAN ALLARD-MÉEUS: *Lettre à sa mère.*

même, seul à seul, la repousse avec colère. Au contraire, le soldat plus âgé l'accueille et s'en fait un mérite, soit auprès de Dieu, soit auprès de la Patrie.

Gemens spero, avait pris pour devise, dans les boues de sa tranchée d'Artois, le soldat François Laurentie, père de six enfants. Il gémissait, réconforté par l'espérance que ses enfants n'auraient pas à gémir. Toutes les lettres testamentaires qui sortent des tranchées apportent la même note. Le territorial se bat pour que ses enfants n'aient pas à se battre. Il fait la guerre pour détruire la guerre.

Il se bat aussi pour sa terre. Quelle fut l'émotion des hommes du 20e corps quand ils répandirent leur sang devant Nancy, devant Verdun; des hommes de Péguy, ces faubouriens de Belleville et de Bercy, quand ils virent au bout de leur retraite, en septembre 1914, l'immense Paris dans sa brume qu'ils allaient défendre ! L'un d'eux, Victor Boudon, un blessé de la bataille de l'Ourcq, écrit à cette date: « On aperçoit dans le lointain les lueurs

blanches des projecteurs des forts parisiens, et, par instant, à travers les feuillages, les lumières de la capitale. Nos cœurs battent violemment de joie et de crainte. »

Un soldat, qui a bien su observer ces débuts de la campagne, résume ainsi son témoignage: « Atmosphère générale d'offrande ».

De ces vieux, de ces jeunes, qu'est-ce que la guerre fait ? Une fraternité. Binet-Valmer, engagé volontaire pour la durée de la guerre, m'envoie, du front où il se bat, un mot bien beau, le cri de tous: « Nos hommes sont admirables, *et nous nous aimons tous.* »

Les hommes sont admirables, c'est-à-dire prêts au sacrifice. Soldats qui s'offrent comme volontaires, soldats qui s'en vont de leur initiative propre relever entre les tranchées des camarades blessés, ensevelir des morts: à quoi bon dénombrer de tels épisodes, en donner aucune preuve ? On sait que les fils de France sont braves. Et, par exemple, on sait dans tout l'uni-

vers la bataille qui dure depuis cinq mois et que nous avons le droit d'appeler la victoire de Verdun.

Mais quoi ? dans les autres armées aussi on est brave...

Ce qui est particulier et ce qui a frappé votre grand Rudyard Kipling comme une splendeur qu'on ne voit nulle part ailleurs à ce degré, c'est l'attachement des soldats français pour leurs chefs, et des chefs pour les soldats et de tous entre eux.

Parmi eux, nul mensonge possible. C'est une vie de vérité et de la part de tous. Au début, il existait une nuance de sansculottisme, une sorte de goguenardise, où survivait à l'encontre des chefs chez le soldat citoyen un sentiment excessif de l'indépendance. Mais depuis, sous les épreuves communes, ce sentiment dangereux s'est mûri et ennobli. Ces hommes continuent à se regarder les uns les autres avec une critique aussi sévère, mais en prenant pour mesure les services rendus au bien commun. Ils ne s'attachent plus

qu'aux vraies supériorités, celle de l'esprit, celle du cœur.

En pleine tuerie, ces Français se rappellent constamment qu'ils sont des âmes. Les meilleurs élèvent leurs mains sanglantes vers le ciel, chacun vers son Dieu. Chacun d'eux est préoccupé de prouver la valeur de sa pensée par sa bravoure et par son sacrifice. Chacun agit comme s'il savait (et il le sait) que ses coreligionnaires de la France entière lui ont mis entre les mains leur honneur et les chances de leur idéal. Nos instituteurs rivalisent avec nos prêtres, également admirés les uns et les autres par l'élite de la nation et par leurs frères d'armes. Le Père de Gironde écrit sur son mémorial intime: « Me conduire de telle manière que nous ne puissions plus être exilés. » Et le journal d'Hervé publie chaque jour des lettres, toute une mystique, où les socialistes s'écrient: « Que nous reprochera-t-on désormais? Est-elle assez justifiée notre foi internationaliste qui nous donne la volonté de sauver la France! »

Ils ont tous une haute moralité commune: le besoin et l'orgueil de ne verser leur sang que pour une cause juste.

Pour nous hausser jusqu'au sommet où vivent les soldats de cette guerre, quel plus beau symbole de l'entr'aide spirituelle qu'ils se donnent que le dévouement du lieutenant-colonel Driant? Driant se porte, au péril de sa vie, auprès d'un de ses lieutenants blessés, et, sous le feu de l'ennemi, il reçoit sa confession et lui donne l'absolution.

Cette terre des tranchées est sainte; elle est tout imprégnée de sang, elle est tout imprégnée d'âme...

Cette fraternité, cette vie spirituelle prolongée durant deux ans de guerre, arrivent à donner à certaines unités militaires une âme collective. Certaines de ces âmes paraissent si belles, dégagent un rayonnement si fort pareil à celui des saints que d'autres groupes reçoivent un accroissement rien qu'à les admirer.

« C'était en Artois, au printemps de 1915, me dit un jeune soldat, Roland

Engerand. Mon régiment arrivait d'un secteur tranquille de l'Aisne, où nous avions fait peu de pertes. La veille, nous venions encore de recevoir un renfort de la classe 15. On nous avait tout habillés de neuf. Nos uniformes d'azur n'avaient pas eu le temps d'être ternis par la boue, la poussière et la pluie; nous débordions d'enthousiasme; nos colonnes, aux cadres complets, avec un officer ou aspirant à la tête de chaque section, allongeaient fièrement leurs trois mille deux cents hommes sur la route. On nous avait dit que nous nous dirigions vers un coin sacré, où tous les yeux étaient tournés. La trouée tant rêvée avait été, quelques heures, virtuellement faite, grâce à l'héroïsme inouï des divisions « de fer » et « d'airain ». Nous allions relever ces troupes et, en montant aux tranchées par le plus beau crépuscule, nous nous demandions avec un peu d'inquiétude si nous serions à la hauteur de pareils héroïsmes, car une telle succession est lourde. Et soudain, voilà que sur la route, dans le soleil couchant qui dorait

toutes choses, un fort groupe nous apparut. Des soldats venaient lentement, sans hâte, sans bruit. Des hommes en haillons, portant encore de vieux uniformes bleu foncé, tout déchirés et salis de boue et de sang; des fusils rouillés et encrassés; des souliers sans nom; des képis rouges, mal recouverts de lambeaux de manchons bleus; et, au milieu de tout cela, des figures superbes, sales, hirsutes, aux pauvres traits tirés et durcis, avec des yeux dont le regard entrait en nous jusqu'à l'âme, car il reflétait tous les spectacles sublimes recueillis depuis quinze jours. Ces regards de fièvre et de victoire, quel rayonnement ! Ils passaient près de nous, ces hommes, en nous regardant avec curiosité, étonnés de notre luxe et de notre nombre, et, tout en défilant, ils nous disaient seulement: « Ne vous en faites pas. Bon courage on les a eus ! » Tous répétaient: « On les a eus ! » Des voix jeunes, des voix de Parisiens, des voix à l'accent plus rude, des voix de l'Est, et cette voix enfin qui, avec un accent d'Alsace, nous

jeta du dernier rang: « Les *Bauches*, on les a eus ! » Ils n'avaient retenu que cela de toutes leurs souffrances. Leur capitaine les regardait silencieusement avec une prodigieuse expression d'amour.

» Et pendant que nous montions, tous remués, prendre leur place, ils disparurent, de leur pas lassé et triomphal...

» J'ai compris ce jour-là ce que c'était que la beauté de la gloire. »

Que ce dernier mot d'un enfant est grandiose ! Ainsi s'allument à l'héroïsme les cœurs bien nés. Ainsi l'esprit de la frontière, inséré dans les origines du 20e corps et perpétué par lui, court à travers les âmes qu'il embrase.

Et quelquefois, cette âme collective parle.

Aujourd'hui, dans le monde entier, chacun connaît cet épisode que d'innombrables articles, des gravures, des poésies ont popularisé. Vous vous rappelez ? les Allemands ont envahi une tranchée et brisé toute résistance; nos soldats gisent à terre, mais soudain de cet amas de blessés

et de cadavres, quelqu'un se soulève et saisissant à portée de sa main un sac de grenades, s'écrie: « Debout les morts ! » Un élan balaye l'envahisseur. Le mot sublime avait fait une résurrection.

J'ai désiré connaître le héros de ce fait immortel, le lieutenant Péricard. Voici ce qu'il me raconta:

« C'était au Bois-Brûlé, au commencement d'avril 1915. Nous nous battions depuis trois jours; nous n'étions plus dans la tranchée qu'une poignée d'hommes harassés, complètement isolés avec une pluie de grenades sur nos têtes. Si les Boches avaient connu notre petit nombre ! Leur artillerie faisait rage. Un lieutenant (son nom m'échappe), qui était venu me soutenir et qui fumait sa cigarette en riant aux projectiles, reçoit une balle au-dessus de la tempe. Il s'appuie au parapet, les deux mains derrière le dos, la tête légèrement inclinée. Par la blessure, le sang gicle avec force, en décrivant une parabole, comme le vin d'un tonneau par le trou de la vrille. La

tête penche de plus en plus, puis le corps s'incline, puis, brusquement, la chute.

» La douleur de ses hommes, qui se jettent en pleurant sur son corps ! . . . Impossible de faire un pas sans marcher sur un cadavre. Je me rends compte, soudain, de la précarité de mon sort. Mon exaltation m'abandonne. J'ai peur. Je me jette derrière un amas de sacs. Le soldat Bonnot reste seul. Il n'en a cure et il continue de se battre comme un lion, seul contre combien ?

» Je me ressaisis, son exemple m'a fait honte. Quelques camarades nous rejoignent. Le jour s'achève. Nous ne pouvons pas demeurer ainsi. A droite, il n'y a toujours personne. J'aperçois la tranchée sur une longueur d'une trentaine de mètres, interrompue par un énorme pare-éclats. Si j'allais voir ce qui se passe par là ? J'hésite. Puis, un coup de volonté et je me décide.

» La tranchée est pleine de cadavres français. Du sang partout. Tout d'abord, je marche avec circonspection,

peu rassuré. Moi seul avec tous ces morts ! . . . Puis, peu à peu, je m'enhardis. J'ose regarder ces corps, et il me semble qu'ils me regardent. De notre tranchée à nous, en arrière, des hommes me contemplent avec des yeux d'épouvante, dans lesquels je lis: « Il va se faire tuer ! » C'est vrai qu'abrités dans leurs boyaux de repli, les Boches redoublent d'efforts. Leurs grenades dégringolent et l'avalanche se rapproche avec rapidité. Je me retourne vers les cadavres étendus. Je pense: « Alors, leur sacrifice va être inutile ? Ce sera en vain qu'ils seront tombés ? Et les Boches vont revenir ? Et ils nous voleront nos morts ! . . . » La colère me saisit. De mes gestes, de mes paroles exactes, je n'ai plus souvenance. Je sais seulement que j'ai crié à peu près ceci: « Holà, debout ! Qu'est-ce que vous f . . . par terre ? Levez-vous et allons f. . . ces cochons-là dehors ! »

» Debout les morts ! . . . Coup de folie ? Non. *Car les morts me répondirent.* Ils me dirent: « Nous te suivons. » Et se

levant à mon appel, leurs âmes se mêlèrent à mon âme et en firent une masse de feu, un large fleuve de métal en fusion. Rien ne pouvait plus m'étonner, m'arrêter. J'avais la foi qui soulève les montagnes. Ma voix, éraillée et usée à crier des ordres pendant ces deux jours et cette nuit, m'était revenue, claire et forte.

» Ce qui s'est passé alors ? Comme je ne veux vous raconter que ce dont je me souviens, en laissant à l'écart ce que l'on m'a rapporté par la suite, je dois sincèrement avouer que je ne le sais pas. Il y a un trou dans mes souvenirs; l'action a mangé la mémoire. J'ai simplement l'idée vague d'une offensive désordonnée, dans laquelle, toujours au premier rang, Bonnot se détache. Un des hommes de ma section, blessé au bras, continuait de lancer sur l'ennemi des grenades tachées de son sang. Pour moi, j'ai l'impression d'avoir eu un corps grandi et grossi démesurément, un corps de géant, avec une vigueur surabondante, illimitée, une aisance extraordinaire de pensée qui me per-

mettait d'avoir l'œil de dix côtés à la fois, de crier un ordre à l'un, tout en donnant à un autre un ordre par geste, de tirer un coup de fusil et de me garer en même temps d'une grenade menaçante.

» Prodigieuse intensité de vie, avec des circonstances extraordinaires. Par deux fois les grenades nous manquent, et par deux fois nous en découvrons à nos pieds des sacs pleins, mêlés aux sacs de terre. Toute la journée, nous étions passés dessus sans les voir. Mais c'étaient bien les morts qui les avaient mis là ! . . .

» Enfin les Boches se calmèrent; nous pûmes consolider notre barrage de sacs en avant dans le boyau. Nous nous trouvâmes de nouveau les maîtres dans ce coin.

» Toute la soirée et pendant plusieurs des jours qui suivirent, je gardai l'émotion religieuse qui m'avait saisi au moment de l'évocation des morts. J'éprouvais quelque chose de comparable à ce qu'on ressent après une communion fervente. Je comprenais que je venais de vivre des

heures que je ne retrouverais plus jamais, durant lesquelles ma tête, ayant brisé d'un rude effort le plafond bas, s'était dressée en plein mystère, parmi le monde invisible des héros et des dieux.

» A cette minute, certainement, j'ai été soulevé au-dessus de moi-même. Il faut bien que cela soit, puisque j'ai reçu les félicitations de mes hommes. Pour qui a pratiqué les poilus, il n'est pas de Légion d'honneur qui vaille ces félicitations-là.

» Si je vous parais chercher, en vous faisant ce récit, une satisfaction de vanité, c'est que j'exprime bien mal mon sentiment, ma volonté. Je sais que je n'ai rien d'un héros. Chaque fois qu'il m'a fallu sauter le parapet, j'ai grelotté de peur, et la détresse qui m'a saisi en pleine action et que je vous disais il y a un instant n'est pas un accident dans ma vie de soldat. Je ne mérite aucun compliment d'aucune sorte. Ce sont les vivants qui m'ont entraîné par leur exemple, et les morts qui m'ont conduit par la main. Le cri ne sortit pas de la bouche d'un

homme, mais du cœur de tous ceux qui gisaient là, vivants et morts. Un homme seul ne pourrait trouver cet accent. Il y faut la collaboration de plusieurs âmes, soulevées par les circonstances, et dont quelques-unes déjà planaient dans l'éternité.

» Pourquoi ai-je été choisi plutôt que tel officier, plutôt que tel soldat, parmi ceux qui furent mêlés à l'affaire et dont l'héroïsme n'a pas, comme mon courage à moi, connu de défaillance ? Pourquoi plutôt que le colonel de Belnay qui parcourait les lignes sous la pluie de grenades, ou le lieutenant Erlaud, ou le sous-lieutenant Pellerin, ou l'aspirant Vignaud, ou le sergent Prot, ou le caporal Chuy, ou le caporal Thévin, ou le soldat Bonnot ? (*Il m'en citait indéfiniment.*) Pourquoi ? on peut recevoir le souffle d'en haut et n'être qu'un pauvre homme.

» Si jamais vous racontez cette histoire, je vous demande instamment de nommer tous ces chefs et ces soldats, car ce serait un mensonge que j'aie l'air de monopo-

liser la gloire de cette belle journée de notre régiment. Le cri n'est pas à moi seul, il est à nous tous. Plus vous fondrez mon rôle dans la masse, plus vous vous rapprocherez de la réalité. J'ai la conviction de n'avoir été qu'un instrument entre les mains d'une puissance supérieure. »

II

Voilà les faits. En voilà du moins un échantillon, un échantillon du vin qui depuis deux ans fermente sur nos collines, du froment de nos sillons et du sang de nos batailles.

Mais tout cela, est-ce donc rien d'inconnu et d'inattendu? C'est du fruit français, pareil à ce que la vieille nation produisit tant de fois le long des siècles; c'est le vin, le froment, le sang de toutes nos épopées. Reconnaissons dans notre passé chacun des traits que nous venons de marquer. Les chansons de geste, les croisades, tout le jeune âge de la France regorgent d'innombrables faits accomplis par nos chevaliers et par la *sancta plebs Dei* qui devancent, annoncent les exploits mis à l'ordre de nos armées en 1916.

Le vœu mortel des jeunes Saint-Cyriens . . . mais c'est un épisode typique de nos chansons de geste. Il n'est pas de thème qu'elles développent avec plus de fraî-

cheur et de génie que l'allégresse guerrière, la pureté, la bonne volonté des jeunes héros, les Aymerillot, les Roland, les Guy de Bourgogne dans leur première adolescence. Quand les *Montmirail* et les *Croix du drapeau* font le serment de recevoir le baptême du feu gantés de blanc et le casoar au képi, c'est un chapitre qui revit des « Enfances Vivien ». Le jour que le jeune Vivien est armé chevalier, il jure devant son lignage assemblé de ne jamais reculer en bataille de la longueur de sa lance; et c'est de ce serment qu'il mourra.

Gemens spero, c'est la pensée qu'inspire au territorial le souvenir de ses six enfants; il se complaît douloureusement à les évoquer... Ainsi ce chevalier dont parle Jacques de Vitry qui, au moment du départ pour la croisade, rassemble autour de lui ses enfants. « Je les ai tous fait venir, explique-t-il, afin que ma douleur de partir soit plus vive et pour offrir à Dieu un sacrifice plus grand. »

L'esprit d'égalité et de fraternité dans nos tranchées... Joinville raconte que saint

Louis travaillait aux tranchées et portait lui-même la hotte.

Nuls n'est vilains s'il ne fait vilenie.

C'est un vers des chansons de geste, comme ce pourrait être un vers de Corneille, comme c'est la pensée de chaque Français et Française en 1916. Durant la bataille d'Antioche, l'évêque du Puy harangue les Croisés: « Nous tous qui sommes baptisés au nom du Christ, nous sommes les fils de Dieu, et des frères les uns pour les autres... Combattons donc d'un même cœur en frères ». Et le sire de Bourlémont (Bourlémont, la seigneurie au-dessus de Domrémy; le sire de Bourlémont, celui dont le petit-fils allait connaître Jeanne d'Arc) dit à Joinville qui partait pour la Croisade: « Vous en alès outre mer, or vous, prenés garde au revenir, car nuls chevaliers, ne povres ne riches, ne puet revenir qu'il ne soit honnis, s'il laisse en la main des Sarrazins *le peuple menu Nostre Seignor*, en laquel compaignie il est alez. »

Driant qui se traîne sous la mitraille pour porter l'absolution a un lieutenant qui se meurt . . . c'est Guillaume d'Orange veant au secours de son neveu Vivien à la bataille des Aliscamps. Il arrive trop tard, il combat longuement pour le rejoindre, ne parvient pas à le retrouver, ni vif, ni mort. Le soir approche. Il chevauche par le champ, très las. Sur son front que le cercle du heaume enserre, des gouttes de sang tombent comme de la couronne d'épines. Il cherche vainement Vivien. Enfin, sur l'herbe, à ses pieds, il reconnaît, hérissé de flèches, l'écu de l'enfant. Plus avant, non loin d'une source, sous la ramure d'un grand olivier, Vivien gît inanimé, ses blanches mains croisées sur sa poitrine. Guillaume met pied à terre, l'embrasse tout sanglant, le pleure comme un mort: « Neveu Vivien, jeunesse belle, c'est grand pitié de ta prouesse toute neuve . . . » Mais, peu à peu, entre ses bras, l'enfant se ranime, ouvre les yeux: il avait « retenu sa vie » sachant que Guillaume viendrait. Guillaume d'O-

range, ayant loué Dieu, lui demande s'il veut lui dire ses péchés en « vraie confession ». « Je suis ton oncle, nul ici ne t'est plus proche que moi, hormis Dieu; en son lieu et place, je serai ton chapelain; à ce baptême, je veux être ton parrain. » Vivien se confesse; son grand péché, c'est d'avoir fui, croit-il, contrairement à son vœu, Guillaume l'absout, puis prend une hostie dans son aumônière, le communie. Vivien meurt. La nuit est tombée, Guillaume pourra échapper seul à travers les lignes ennemies... Pourtant, à la minute de laisser là le corps, un regret le prend; l'abandonner ainsi seul, dans les ténèbres? Les autres pères, quand leurs enfants meurent, ne les veillent-ils pas? Alors il attache son cheval à l'olivier et commence la veillée. Sous la ramure noire, le corps de Vivien rayonne et répand dans l'air le parfum du baume et de la myrrhe. La nuit est douce et sereine. Debout auprès de son fils mort, le comte pleure, il ne peut s'en rassasier, et laissant passer l'aube il attend que le soleil soit haut levé et brille

bien clair. Alors il renoua les lacs rompus de son heaume, embrassa Vivien, le regarda une dernière fois; il se remit en selle, s'achemina à petits pas vers la route que tenaient les Sarrazins, puis venu à la portée d'un arc, il cria son cri d'armes, et, baissant sa lance de frêne, il chargea.

Debout les morts! ... ce cri mystérieux du bois d'Ailly, déjà nous l'avons entendu. Au siège d'Ascalon, les Templiers voient plusieurs de leurs frères pendus par les Sarrazins sur la porte de la cité. Ils sont pris de découragement, ils veulent lever le siège. Mais le maître du Temple leur dit: « Voyez, les morts nous appellent, car déjà ils ont pris la ville. »

On pourrait multiplier à l'infini ces rapprochements, ces images de la plus jeune France et de la France d'aujourd'hui que l'on disait vieillie, et comme les peintres verriers de nos cathédrales ont souvent juxtaposé les figures de l'ancienne loi en regard de la nouvelle, ici Jonas et la

baleine, là le Christ et le tombeau, ici Moïse et le buisson ardent, là la Vierge et la crèche, je pourrais disposer ces notes indéfiniment suivant le même procédé de symétrie pour mettre en relief la ressemblance des petits-fils et des aïeux, et plus profondément la concordance de toutes nos guerres et de la grande guerre.

Le zouave de 1914 qui, du milieu d'un groupe de prisonniers derrière lesquels les Allemands s'abritent, crie aux Français: « Mais tirez donc ! » et qui meurt sous leurs balles, nous le connaissions déjà: il y a neuf siècles, les Sarrazins firent monter aux créneaux d'Antioche un croisé prisonnier pour qu'il demandât à ses frères de renoncer à l'assaut. Mais il leur cria d'attaquer. Les Sarrazins lui tranchèrent la tête. Étienne de Bourbon ajoute que la tête, lancée du haut des murs par une baliste, et venue aux mains des chrétiens, riait de joie.

Entre les deux, le chevalier d'Assas.

Le jeune soldat défiguré qui dit: « Si mon père me voyait ! Bah ! Il ne m'a

pas fait pour être beau; il m'a fait pour être brave... » met visiblement à tenir ce propos la même fierté que Montluc à dénombrer ses « sept arquebousades » dont la plus belle, à son gré, était celle de Rabastens qui lui avait troué la face.

Le capitaine de F... qui déclare: « Un officier de mon grade, qui fait son devoir dans la condition où je me trouve, ne doit pas revenir vivant », témoigne d'un esprit de sacrifice qui outrepasse le mot d'ordre de Godefroy de Bouillon, au moment du dernier assaut contre Jérusalem, à la Porte de David: « Ne redoutez la mort, mais alez la quérant. »

Le poète Charles Perrot a été tué devant Arras le 23 octobre: un de ses camarades, le voyant malade, venait de lui dire: « Je vais te remplacer. Tu as toujours fait ton devoir. Repose-toi. » Et Charles Perrot avait répondu: « On n'a jamais fini de faire son devoir. » Ce poète s'accorde avec le chevalier Erard de Sivry qui combattait à Mansourah au côté de Joinville, et cinq chevaliers avec

eux, dans une maison ruinée. Atrocement blessé au visage, il hésitait à aller chercher du renfort, de peur qu'on fît un jour reproche à lui et à sa parenté. « Vous pouvez aller, lui répond Joinville, car déjà vous êtes un homme mort »; mais il ne se contente pas de l'avis de Joinville, il croit devoir demander conseil tour à tour à chacun des autres...

Au bois de la Grurie, une compagnie du 151e régiment d'infanterie barre l'entrée du boyau. Trois hommes seulement peuvent y tenir de front. Quand un homme tombe, un autre prend sa place. Le combat dura deux heures; trente hommes tombèrent. Incident banal, presque quotidien. Comment ne pas penser à cet épisode des croisades que l'on appelait « le Pas Saladin » et que l'on peignait de toutes parts dans la salle des châteaux? C'était votre roi Richard, Gautier de Châtillon, Guillaume des Barres, neuf autres chevaliers qui défendaient un défilé devant Jaffa. Tout le moyen âge regarda ces douze hommes comme des miroirs de

chevalerie et conserva pieusement leurs blasons. Mais nous ne saurons jamais les noms des grenadiers du bois de la Grurie et de tant d'autres tranchées. Ils sont trop.

III

Voilà plus de mille ans que ce fleuve de prouesses coule à pleins bords. Nous venons d'y puiser; nous n'avons pu saisir dans le flot qui passe que ce que contenaient nos deux mains rapprochées. Qu'est-ce que tout cela ? Que prouvent ces aventures héroïques et charmantes, cette vie profonde, cette âme française débordée ?

Les Français se battent en état religieux. Les premiers, ils ont inventé l'idée de guerre sainte. Le soldat de l'an II, quand il croit apporter au monde la liberté et l'égalité, se dévoue du même élan et dans le même esprit que le croisé de Jérusalem. Quand le croisé crie: « Dieu le veut », quand le volontaire de Valmy crie: « La République nous appelle », c'est le même cri d'armes. Il s'agit de réaliser plus de justice et plus de beauté sur la terre. A tous deux, une voix du ciel ou leur conscience dit:

Se vous mourez, esterez sainz martirs.

Ce n'est pas chez nous qu'on entreprend des guerres de proie. Des guerres pour la gloire et l'honneur, soit, parfois ! Mais pour soulever la nation unanime, il faut qu'elle se connaisse le champion de Dieu, le chevalier de la justice. Il nous faut être persuadés que nous luttons contre les Barbares, Islam jadis, aujourd'hui pangermanisme, ou contre les despotes, militarisme prussien et impérialisme allemand.

Les Français défendant la France ont cru presque toujours résister et souffrir pour que l'humanité fût plus belle. Ils se battent pour leur terre pleine de tombeaux et pour le ciel où règne le Christ, où flottent du moins leurs idées. Ils meurent pour la France, autant que les fins françaises peuvent être identifiées aux fins de Dieu ou bien aux fins de l'humanité. Et c'est ainsi qu'ils font la guerre avec des sentiments de martyrs.

Voulez-vous entendre un grand texte, voulez-vous savoir comment on décidait nos aïeux, il y a neuf siècles, à partir pour la croisade ? Vous apprendrez en même

temps comment nos soldats, aujourd'hui encore, ont besoin qu'on les harangue. Écoutez, c'est le pape Urbain II (un homme de France, né en Champagne) qui prêche au Concile de Clermont en Auvergne. Il dit: « Nation des Français, nation élue de Dieu, comme le montrent tes œuvres, et chère à Dieu, et qui te distingues entre toutes les autres par ton dévouement à la sainte foi et à l'Église, c'est vers toi que va notre parole et notre exhortation . . . A qui peut revenir la tâche de venger les outrages des Infidèles, sinon à vous, Français, à qui Dieu donna, plus qu'à tout autre peuple, la noble gloire des armes, des cœurs grands, des corps agiles, et la force de ployer qui vous résiste? Puissent émouvoir vos âmes et les exciter les actes de vos ancêtres, la prouesse et la grandeur du roi Charlemagne, de son fils Louis et de vos autres rois, lesquels ont détruit les royaumes des païens et reculé les frontières de la sainte Église! . . . O chevaliers très preux, issus de lignages invincibles, sou-

venez-vous de la valeur de vos pères ! . . . » Voilà comment il fallait présenter les choses à nos nobles aïeux. Et c'est ainsi que leur parlaient Jeanne d'Arc, qui se nommait elle-même la « Fille Dieu », et Bonaparte, et avec lui les généraux républicains, et c'est encore l'esprit dont s'enflamment nos soldats quand ils surgissent des tranchées en chantant *la Marseillaise*, sous la bénédiction de leurs aumôniers.

Sans doute, la raison nous atteint et nous persuade. Nous entendons ceux qui nous disent que la France est un chef-d'œuvre réel et tangible dont il faut maintenir et perfectionner les formes; qu'elle ne peut pas vivre sans Metz et Strasbourg; qu'elle a besoin d'équilibrer son Midi avec des populations du Nord et de l'Est; qu'elle sera désarmée, ouverte, tant qu'il lui manquera ses frontières naturelles . . . Mais beaucoup demeureraient froids. Et pour se sacrifier, les fils de France veulent toujours n'être pas morts uniquement pour la France.

Il est arrivé que la France brisât la chaîne de ses traditions et perdît jusqu'à ses souvenirs, cependant elle demeurait fidèle à son âme. Dans chaque génération elle fait revivre des Roland, des Godefroy de Bouillon, des Bayard, des Turenne, des Marceau, ne sût-elle plus leurs noms, et toujours elle s'enivre avec des sentiments dont elle ne change que les formules.

Parfois le poème sommeille: jamais il ne fut plus fraternel, plus religieux qu'à cette heure. Comme de nombreux traits de l'Ancien Testament, obscurs et chétifs par eux-mêmes, ne prennent leur plein sens qu'à la lumière du Nouveau, de même les antiques prouesses des chevaliers et de nos aïeux respectés semblent n'être que la préfiguration des choses plus riches et plus saintes d'aujourd'hui. On dirait que l'histoire de notre nation tendait tout entière à ce que nous voyons depuis deux années. Des millions de Français sont entrés dans cet état d'héroïsme et de martyre qui jadis, aux époques les plus hautes de notre histoire, fut le

fait seulement d'une élite. Jeune ou vieux, pauvre ou riche, et quel que soit son *credo*, le soldat français de 1916 sait que la France est une nation qui intervient quand il y a trop d'injustice sur la terre, et dans sa tranchée boueuse, le fusil à la main, il sait qu'il continue les *Gesta Dei per Francos*.

Roland au soir de Roncevaux meurt en murmurant: *Terre de France, mult estes dulz pays*. C'est avec le même mot et le même amour que meurent les soldats d'aujourd'hui. « Au revoir, écrit Jean Cherlomey à sa femme, promets-moi de n'en pas vouloir à la France si elle m'a voulu tout entier. » — « Au revoir, c'est pour la France, » dit en mourant le capitaine Hersart de La Villemarqué. — « Vive la France, je suis content, je meurs pour elle ! » dit le brigadier Voituret, du 2e dragons. Et il expire en essayant de chanter *la Marseillaise*. — Albert Malet, dont les manuels ont enseigné l'histoire à nos écoliers, s'est engagé pour la guerre; une balle l'atteint à la poitrine. Il s'écrie:

« Mes amis, en avant ! Je suis heureux de mourir pour la France. » Et il s'affaisse sur les fils barbelés devant la tranchée ennemie. — « Vive la France, je meurs, mais je suis content ! » crient tour à tour l'un après l'autre des milliers de mourants, et le soldat Raissac du 31e de ligne, blessé à mort le 23 september 1914, trouve avant d'expirer la force d'écrire au dos de la photographie de sa mère: « Mourir est un honneur pour le soldat français. »

Ils ne veulent pas qu'on les pleure. Georges Morillot, normalien, sous-lieutenant au 27e d'infanterie, mort pour la France dans la forêt d'Apremont, le 11 décembre 1914, laissait une lettre à ses parents: « Si vous ouvrez cette lettre, c'est que je ne serai plus et que je serai mort de la plus belle mort. Ne me pleurez pas trop: ma fin est enviable entre toutes... Parlez de moi par moments comme d'un de ceux qui ont donné leur sang pour que la France vive, et qui sont morts joyeusement... Depuis ma première enfance, j'ai toujours rêvé de mourir

pour mon pays, face à l'ennemi... Laissez-moi dormir où le hasard des batailles m'aura mis, à côté de ceux qui, comme moi, seront morts pour la France: j'y dormirai bien... Mes chers parents, heureux ceux qui sont morts pour la patrie! Qu'importe la vie des individus, si la France est sauvée! Mes bien-aimés, ne pleurez pas... Vive la France! » — Louis Belanger, âgé de vingt ans, tué à l'ennemi le 28 septembre 1915, avait écrit aux siens: « J'espère que ma mort ne sera pas pour vous un sujet de tristesse, mais une sensation de fierté. Je désire que mon deuil ne soit pas porté, car il ne faut pas qu'au jour de gloire où la France sera restaurée, le noir vienne tenir le soleil dont toutes les âmes françaises seront illuminées. » Pour lui obéir, les billets faisant part de sa mort n'ont point été encadrés de noir, mais bordés d'une bande d'argent. — Hubert Prouvé-Drouot, Saint-Cyrien de la promotion de la Grande Revanche, mort au champ d'honneur, donne pour dernière recommandation à sa mère,

en la quittant pour rejoindre son régiment: « Quand les troupes rentreront victorieuses par l'Arc de Triomphe, si je ne suis plus là, mettez vos plus beaux vêtements et soyez-y ! »

Les mères entendent, et participent de cet enthousiasme sacré. Devant le lit d'hôpital où gît le corps de son fils mort, un père pleure; la mère, une paysanne, lui prend la main: « Faut avoir du courage, mon homme. Tu vois bien que le petit en avait. » — Un soldat de Bagnères-de-Bigorre, jardinier à Lourdes, grièvement blessé, meurt à l'hôpital de l'Institut: sa femme, appelée par dépêche, arrive trop tard. Devant le corps glacé, elle dit simplement: « Il est mort pour la patrie. C'était sa mère, je ne suis que sa femme. » — Mme de Castelnau, la femme du chef illustre, est à la table de communion; elle prie pour ses trois fils qui se battent. Mais voici que la main du prêtre qui lui présente l'hostie tremble. Elle a compris et dit simplement: « Lequel ? »

C'est que les mères françaises soutenues

par une force surnaturelle croient que leurs fils en tombant pour la France trouvent, plutôt que la mort, leur épanouissement. L'une d'elles, qui ne veut pas que nous la nommions, emploie ce mot dans une lettre éblouissante de sainte beauté:

Paris, 20 octobre 1915.

« Commandant,

» Je ne saurais assez vous remercier de la fidélité de votre douloureux souvenir. L'anniversaire du sacrifice de mon brave enfant est particulièrement cruel et doux: cruel, parce qu'il me rappelle un jour où je songeais à lui, sans me douter de l'épreuve que sa vaillance allait me coûter; doux, parce que je ne saurais évoquer la brusque fin de cette pure et courte vie sous un autre aspect que celui d'un suprême épanouissement.

» Merci, commandant, de tout ce que vous me dites de mon cher petit soldat; puisse sa mort glorieuse contribuer à la victoire de notre France; alors je m'age-

nouillerai, et une fois de plus je dirai: merci !

» Mon cœur de mère reste brisé devant la mort de cet enfant de vingt ans qui était toute ma joie. Ah ! comme à la fois on peut être fier et malheureux !

» Voulez-vous, commandant, être mon interprète auprès de tous ceux qui gardent le souvenir de celui qui est tombé pour la patrie, et leur dire que ma pensée va souvent vers cette terre de Lorraine si chère aux âmes françaises.

» Recevez, commandant . . . »

Un suprême épanouissement, dit-elle ! Il semble, en effet, que nous n'ayons connu que des chrysalides et que tout un peuple déploie ses ailes. La France éternelle se dégage. C'est pour elle que les fils de France meurent d'une mort pieusement acceptée par les mères.

Une femme du peuple est avertie de la mort de son mari au champ d'honneur, tandis qu'elle tient dans ses bras son enfant qu'elle allaite. Elle chancelle, se

redresse et crie: « Vive la France ! » en soulevant son fils vers le ciel... Fils des martyrs, fils de trente générations pareilles, tu vivras demain dans la France de la victoire.

NOTES

MAURICE BARRÈS was born in the East of France, at Charmes, in 1862. The grandson of a soldier in Napoleon's armies, a child of those parts of France where patriotism is, more than a sentiment, an everyday necessity, a member of that generation which preserved the dim memory of the invasion of 1870, he always paid special attention to Franco-German problems. As a writer, after a first period where he advocated unlimited individualism of thought and sentiment, he proposed a sort of "living tradition" as the best background and support for a man's conscience, and tried in politics, in literature, in religion, to define and emphasize for France such a powerful "traditionalism": civilization and humanity, religion as a help for the idealistic tendencies of the people, enthusiasm for the cause of self-determination, and specially the maintenance of that collective personality in which consists a nationality. His war task — after he had tried in vain to enlist

with his son — has been to follow and to guide, in nearly daily articles, the development of military and political events.

Following an invitation of the British government, Barrès went to England in the summer of 1916. He was received by the Admiral in command of the High Fleet a few weeks after the Jutland battle. On the 12th of July, he delivered before the British Academy the address which, first brought to print in the *Proceedings of the British Academy*, Vol. VII, and in the *Revue des Deux Mondes*, was such a success that it has been quoted and reproduced everywhere.

It is, in fact, one of the ablest demonstrations of the vital unity of French tradition, and a beautiful illustration of what is, in fact, permanent in the soul of that nation — so often misunderstood — France. The same characteristics, specially in connection with the idealism of fighting France, may be found in one of the last of Barrès's books, *Les diverses Familles spirituelles de la France* (American translation 1918, under the title "The Faith of France," Boston, Houghton, Mifflin Co.).

The complete title of the lecture, as it was delivered before the British Academy, was:

"*Le Blason de la France, ou ses Traits éternels dans cette guerre et dans les vieilles épopées.*" Some slight alterations, which may occur in the text of the present edition, have been made by the author himself.

Page 1. The text of Swinburne reads as follows ("Poems and Ballads," "Litany of Nations"):

FRANCE

I am she that was thy sign and standard-bearer,
Thy voice and cry;
She that washed thee with her blood and left thee fairer,
The same was I.
Were not these the hands that raised thee fallen and fed thee,
These hands defiled?
Was not thy tongue that spake, thine eye that led thee,
Not I thy child?

In Swinburne's poem, as a matter of fact, it is Earth, the Mother, who is addressed in these words by France, as she is successively by each nation of Europe: Greece, Italy, Spain, France, Russia, Switzerland, Germany, and England. Swinburne has been, in modern English literature, one of the most devoted friends of French civilization, remind-

ing one, in his way, of the sincere Francophiles of former ages, Chesterfield or Walpole, Hume or Gibbon.

P. 2. The *Chanson de Roland* (XIth century) shows already something of the national feeling, and there is no doubt that, in the time of Jeanne d'Arc (XVth century), the idea of a unit which was entirely different from territorial feudalism was already alive, when very little of that patriotic feeling was to be found in England or Italy, not to speak of a country so much behind as Germany. France has led the way in this as much as in some other respects, and it is certain that the Revolution and Empire (1789–1815) had a main current of nationalistic feeling (contrasted with Germanic feudalism, Spanish church-rule) which brought some other countries to the same sort of concentration, the Prussian State "organizing" it instantly, and nations like Italy, Greece, etc., being made more and more conscious of their collective personalities.

About this question of "nationalism" and the various forces interested in the national tie, cf. specially, for this country, James Harvey Robinson: "What is National Spirit?"

in the *Century Magazine*, November, 1916, and a debate in the American Historical Association (1915), where E. B. Krehbiel and W. T. Laprade took up, as it were, the two conflicting aspects of the problem. Most illuminating, for the French point of view, is the lecture of E. Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?* (1882; in *Discours et Conférences*).

Superficial observers used to insist on the supposed "break" between the past and the present of France, not knowing that the country at large had preserved the same qualities of honor, humanity, and devotion to ideals, and that it was mainly due to the excessive influence of Paris and to the vivacity of political struggles, that the real values of French life were not coming to recognition. A striking instance of this case is the book of W. C. Brownell, "French Traits" (New York, 1889), where a cheap opposition is emphasized between "cathedral-builders and café-haunters." The best views expressed, before the war, by an American observer, concerning the lasting qualities of French civilization, are to be found in Barrett Wendell's "France of To-day."

P. 3. *Ecussonnés*, emblazoned; *foyer* cor-

responds exactly to the word "home," so often supposed untranslatable; *passante* is said, by a curious use of the French participle, of a street with much foot-traffic. Note the repeated use of the adjective *frivole;* as a matter of fact, "frivolousness" was the most frequent reproach made by casual observers of France.

About the idea of "crusade" — that is, of a great disinterested cause to fight for, of some outrage to redress somewhere in the world — which is, in fact, more or less dormant in a true French heart, — it is interesting to note that in the works of Charles Péguy, quoted (p. 16) by M. Barrès as one of the first intellectual victims of the war, one finds these words:

> ... Les Français, comme ils sont, ce sont mes meilleurs serviteurs (*God is supposed to say*).
> Ils ont été, ils seront toujours mes meilleurs soldats de la croisade.
> Or il y aura toujours la croisade.

(Ch. Péguy. *Les mystères de Jeanne d'Arc: III, Mystère des Saints Innocents*, 1912, p. 112.)

"La croisade": it means that the causes of the distressed will have to be helped, eter-

nally, and that France, having initiated the real Crusades, is faithful to her rôle in taking actively the side of the weak, the oppressed on earth. This, and the close and firm intimacy of the French family are commonly hidden from the sight of the foreigners in Paris, merely interested in the amusing aspects of a gay city. H. Dérieux (*Le Livre d'heures de la guerre*, Paris, 1918) sings in the same mood:

> . . . L'Aventurière
> Retrouvait son passé en devenant guerrière
> Et le sang des Croisés lui battait au poignet . . .

P. 4. When France was called to arms, on the first of August, 1914, the bells rang in the remotest churches, all over the country. Barrès has often expressed his delight in the poetry of the bells, and that magnificent appeal of an attacked country to her valid population must have had, specially for him, something intensely touching. Cf. *L'Union sacrée*, p. 307. As the disestablishment of Church and State had left the religious life of the country more or less out of touch with the official world, it was like a resumption of former habits.

Note a reminiscence of the old inscription engraved on many bells (used by Schiller in his "Song of the Bell"), *Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango* . . .

Le Départ or *La Marseillaise*, by Rude the sculptor (1784–1855), is the most popular of the groups adorning the pillars of the Arc de triomphe de l'Étoile in Paris (begun under Napoleon the First in 1806, finished in 1836). The real title of the group is *le Départ des Volontaires en 1792*, but these singing warriors rushing to the defense of their country are animated by the famous national hymn of France, the *Marseillaise* (sung for the first time in Strasbourg, in 1792). On the great artist, cf. J. Calmette, *La Sculpture historique et patriotique de Rude*. Paris, 1909, or *Marches de l'Est*, année 1909, n° 3.

Ils, that is the Germans. . . . An allusion, common in France, to the policy of intimidation practised by Germany, specially after 1902.

P. 5. *En grande pompe*, with great pomp. — The École militaire de Saint-Cyr, the West Point of France, has trained since 1808 for service in the infantry and cavalry the future officers of the French army. The outbreak of the war, as it coincided with the regular

end of the school year for one of the classes (*promotion*) in that school, gave a special pathos to the ceremony which marks the graduation of some hundred young men. Each class takes a certain name: *promotion de la Grande Guerre, promotion de la Croix du drapeau, promotion de Montmirail,* etc.

P. 6. Jean Allard-Méeus has been quoted, too, by Barrès in the *Atlantic Monthly*, January, 1918. He was killed early in the war.

Le major de la promotion is the student of the military school who, having entered the school with the highest mark, is considered as the responsible leader of the whole class.

P. 7. *L'Alerte* is the bugle signal calling to arms a troop of resting soldiers.

Le casoar is, in military slang, the tuft of white and red feathers (from the bird of that name) which adorns — but not for actual action — the *shako* of the young Saint-Cyriens. It goes without saying that white gloves and red and white feathers on a cap made a splendid target for enemy sharpshooters. As a matter of fact, the casualties among those young officers were very heavy at the beginning of the war, and Marshal Joffre, then commander in chief of the French troops, instructed his

subordinates to stop such "childish" ways. Nevertheless, the gallant and daring spirit of those youngsters had embued the men under their command with a similar courage.

P. 8. *Charleroi* was, after the trespassing of the Belgian neutrality by the invading German armies, the first encounter with the French troops, which, greatly outnumbered, had to retire to the line of the Marne (August-September, 1914).

P. 10. *Ces messieurs d'en face*, ironically the Germans. The slightest light, in trench warfare, often meant ample shelling of a position thus betrayed by a cigarette, a match, and the like.

En sourdine, *mezza voce*, in a subdued tone (as when a damper stops the vibration of an instrument). *Il est né, le divin enfant*, is the beginning of a popular French Christmas song (comparatively recent) of a pastoral character. Cf. J. Tiersot, *Histoire de la chanson populaire en France*. Paris, 1889, p. 253.

P. 11. *Père Système* is the slang name for the "major" of a class, in the Saint-Cyr military school.—Has the young Fayolle really used the word Boche as early as on the 31st of July, 1914? It was decidedly some

weeks after that date that it came to the marked predominance it has preserved ever since. For its origin, cf. Lazare Sainéan, *L'Argot des Tranchées*. Paris, 1915.

P. 12. *Gribouillage*, scribbling, scrawl. *Panache*, valor, gallantry, with a certain element of ostentation. It was said already of the Celts, who formed the greatest part of the French population, that their spirit of daring went to the extreme and was accompanied by a certain temerity. Edmond Rostand, among contemporary writers, has been a great singer of "panache" as "l'esprit de la bravoure." Cf. A. G. H. Spiers, "Rostand as an Idealist" in *Columbia Quarterly Review*, April, 1918, p. 163.

On the question of the very young officers in the French army — where it happens that a youngster of twenty is the commander of a company of men of forty — cf. Capitaine Z——, *L'Officier et le soldat français;* Paris, 1917, chapitre *Le jeune Chef:* and Jean des Vignes-Rouges, *André Rieu, officier de France.* Paris, 1918.

P. 14. The turn of mind of the younger French generations (specially after 1905) had not escaped real observers, who are not inclined to believe in a sudden "miracle" chang-

ing unexpectedly the general spirit of the country. Many "enquêtes" had shown how devoted to the preservation of their liberties, how decided to fight for the best traditions of France, were these undergraduates or young intellectuals of pre-war France. Cf. Émile Henriot, *A quoi rêvent les jeunes gens.* Paris, 1910; *l'Enquête sur la jeunesse nouvelle* in the *Revue hebdomadaire*, April-July, 1912; Agathon, *Les jeunes Gens d'aujourd'hui.* Paris, 1914; G. Riou, *Aux écoutes de la France qui vient.* Paris, 1916. High schools, in France, are State institutions generally, and are called *lycées. Collèges* are municipal or private, but the State has a right of supervision over these too. The lycée Janson de Sailly, in the west of Paris, is one of the best high schools of the French capital. The teacher quoted here is M. Samuel Rocheblave. "Quarante années" is an allusion to the defeat of France by Germany in 1870–71. *Dix-huit à quarante-huit ans* is the extent of the draft age in France at war. Tolstoï conversed with Déroulède in 1886, and the exchange of opinions between the Russian utopist and the French hyperpatriot must have been very interesting, those two kinds of idealism con-

fronting each other, extreme humanitarianism and extreme nationalism. Cf. J. J. Tharaud, *La Vie et la Mort de Déroulède.* Paris, 1914, p. 52. Tolstoï in his youth had been an officer in the Russian army, serving in the Caucasus and elsewhere, a fact to which is partly due the beautiful book "War and Peace."

P. 15. "La beauté d'un sacrifice perpétuellement médité": this connects decidedly the state of mind of the elder soldier with the beautiful attitude expressed years ago by Alfred de Vigny in his book, *Servitude et grandeur militaires.* The more instinctive courage of the young fighter may be illustrated by numerous mentions in dispatches (*citations à l'ordre du jour*) which concern the young soldiers. Read, too, Barrès's essay in the *Atlantic Monthly*, July, 1917, "Young Soldiers of France."

P. 16. François Laurentie, with his pathetic device *Gemens spero*, is mentioned by Barrès in *La Croix de guerre* (*L'Ame française et la guerre*, III, p. 295). That father of six children was killed the 12th of January, 1915, near Arras. He was born in Paris in 1874 and was a writer and educator of distinction.

"The war which must end war": such is, in fact, the ordinary way French soldiers look at the great conflict.

The 20th Army Corps was stationed in the East of France, with Nancy as headquarters, and most of the soldiers who belonged to its units, being natives from those provinces, were specially ready to defend their own strip of land. *Faubourien*, inhabitant of a faubourg, is not a suburban dweller, but, in Paris, a man from the populous districts of the French capital; specially on the right bank of the Seine, the "faubourgs" (Montmartre, La Chapelle, etc.) begin from the inner circle of "boulevards." The retreat, in September, 1914, was just before the French victory of the Marne. Victor Boudon has written *Avec Péguy de la Lorraine à la Marne* (Paris, 1916), where the lines quoted by Barrès will be found, p. 122.

P. 17. *Projecteurs*, searchlights (against aircraft in night time). *Offrande*, devout offering, consented sacrifice. Binet-Valmer is a French writer of Swiss origin who had practically to volunteer in order to find a place in the ranks.

The battle of Verdun began on February 19th, 1916, and was still raging when Barrès

delivered his London address. The attacks of the German troops had less and less intensity throughout the summer, until, from the beginning of the winter, the French troops were able to recapture most of the ground previously lost, including the forts of Vaux and Douaumont.

P. 18. Rudyard Kipling has devoted enthusiastic pages to the French nation, and specially to the French soldier, in a pamphlet published in French under the title *La France en guerre.*

Sans-culottisme, crude republicanism (alluding to the "sans-culottes" under the Jacobin government of the French revolution, who suppressed every sign of authority); *goguenardise,* scoffing ways. On the discipline in a democratic army, many books have been published in France, from the delightful *Pingot et moi* by Art Roë (Paris, 1893) to professional essays. See Capitaine Z——, *L'Officier et le soldat français* (Paris, 1917).

P. 19. *Exilés,* sent into exile, because the religious orders in France, dissatisfied by the disestablishment of Church and State, had to leave the country. All the members of religious orders, however, who were of military

age, rushed to France to take their places in the ranks. Gustave Hervé is the editor of a socialistic paper, *La Victoire* (before the war *La Guerre sociale*), which has vigorously advocated war to the finish, in order to make the world safe for humanity. *Mystique*, the properly irrational part of a religion. True internationalism, in fact, must be utterly opposed to the idea of world dominion as the German ambition aims at it. On these and similar questions, see Barrès's *Diverses familles* . . .

P. 20. Lieutenant-Colonel Driant, a military writer who had foreseen some of the conditions of the present war, was killed before Verdun on the 22nd of February, 1916. See, about his death, Henry Dugard, *La Bataille de Verdun*, Paris, 1916, p. 286, and Barrès himself in the *Atlantic Monthly*, June, 1918. The *esprit de corps*, a well-known state of mind, may assume a sort of collective spirituality which is very beautiful, and is remarkable in certain units, the "crack troops" being really animated by that collective soul. Roland Engerand, a young Roman Catholic soldier of a magnificent devotion, has often been quoted by Barrès. In the spring, 1915, in Artois, some severe fighting

took place, where it seemed for a moment that the German lines had been broken.

P. 21. *Uniformes d'azur*, horizon blue uniforms, the color adopted by the French armies shortly after the beginning of the war. *Aspirant*, candidate for the rank of Second Lieutenant, and acting provisionally as such. *Division de fer* was the title ordinarily given, even before the war, to the 11th Division (20th Corps) and *Division d'airain* or *d'acier* to the 39th Division (the same).

P. 22. *Manchons bleus*, blue coverings, because it had been proved (before the adoption of the horizon blue uniform) that the dangerous visibility of the red parts of the French uniforms ought to be reduced by a less vivid color like blue. *Hirsutes*, unshaven. "*Ne vous en faites pas*" (Ne vous faites pas de bile, pas de mauvais sang), "Don't worry"; "*On les a eus*" (Nous avons eu le dessus sur les ennemis), "We have got them."

P. 24. The episode where that wonderful cry was uttered: "Debout les morts!" has been often described.

The Bois Brûlé, near Apremont, is in close touch with the first American sector Northwest of Toul. The Germans there tried in-

cessantly to enlarge their gains from the beginning of the autumn of 1914. It was one of the points of the front where trench warfare consisted mainly in continuous fighting at a near distance. Very often, it would have been possible for either party to push along: the mutual ignorance of the adverse forces, the impossibility of a really substantial success in these districts, restricted most of the actions to very indifferent tactical affairs, though very often quite costly in casualties.

P. 25. *Pare-éclats*, a device (made out of wires, metallic plate, etc.) for keeping stray bits of shells and bombs, shrapnel and the like, from the neighboring trench. Note the elision of the verb in the sentence: "Puis, un coup de volonté, et je me décide," rendering more directly the decision of the officer.

P. 26. *Boyaux de repli*, trenches back of the first firing trench, in which a troop can take shelter and continue action when the first trench is under fire; or, as here, the main attack progresses through such shelter trenches, hand grenades being thrown from there at the French. *F* . . . means the slang word *ficher* (or worse) which is supposed to be just conversational, but not possible in print.

"*Debout les morts!*" In whatever form this order may have been given by Lieutenant Péricard, it is a beautiful symbolic saying, as if the living, struggling generation was backed and helped by the long series of the dead. The wounded who were lying in the trench went to the rescue, and it was as if, really dead, they had brought a reinforcement *post mortem* to the living who had believed in them.

P. 27. *Éraillé* means properly fretted, worn away by irregular friction; hoarse. "*La foi qui soulève les montagnes*," expression borrowed from the Bible: Matthew XVII, 20.

P. 28. The impression of magnified intensity of life has often been felt by the fighters, being mostly followed by a corresponding period of depression. Lieutenant Péricard acknowledges (p. 29) that he was not at all a hero, that he was subject to fear; which lends more veracity to his tale of an extraordinary moment, where he was lifted high above the ordinary conditions of feeling and thinking. The story of this adventure, however, has been told differently: cf. *Les Vertus triomphantes*, a book of war anecdotes and sayings collected by Carlos Larronde. Paris, Larousse,

p. 31. Barrès had mentioned the sublime exclamation of *Debout les morts* as early as July 15, 1915 (*Pour les Mutilés*, p. 75). It is the subject of a prize poem to be "crowned" by the French Academy, and has already been treated in verse by some French writers.

P. 32. Having so far collected some beautiful sayings and doings related to the fighting France of to-day, Barrès now proceeds to connect the attitude of the present generation with the chevaleresque bravery and elegant heroism which have been chronicled, in former centuries, by legend, epics, and history. He was helped a great deal, when revising the French Middle Ages, by M. Bédier, a distinguished French scholar who has made medieval epics his special field of study.

Vin, froment, sang: wine, wheat, blood, as the essentials of food and life according to ancient wisdom and symbols. *Regorger*, to abound. The *chansons de geste* are the heroic, mainly anonymous poems of medieval France, dealing chiefly with Charlemagne (742–814) and his knights, or with Celtic or ancient traditions. *Sancta plebs Dei*, God's holy multitude, a name given to the Christian "small fry" which took part in the Crusades, merely

because God's call seemed to command the rescue of the Holy Land from the hands of the Mohammedans (*Deus vult, Deu le volt*). *Mis à l'ordre de l'armée*, mentioned in army dispatches. In connection with a *mention à l'ordre du jour*, a war-cross is the distinction awarded to distinguished military courage in the French armies. An aviator, for example, receives a "palm" on the ribbon of his war-cross for every enemy airplane which has been brought down by him.

P. 33. *Aymerillot* is the hero of the epic *Aymeri de Narbonne*, and has been recalled to attention by Victor Hugo in a poem of his *Légende des Siècles*. Roland is the well-known paladin of the *Chanson de Roland*, while Guy de Bourgogne, whose name has been given to another epic, symbolizes the spirit of a new army of young Frenchmen coming to reinforce Charlemagne's hosts in Spain. *Les Montmirail, les Croix du drapeau*, that is, the class of the Military School having these collective names. Young Vivien is the hero of a cycle of French medieval epics, where this splendid youth, his father Garin being a prisoner in the hands of the Mohammedans, is brought up by his uncle Guillaume, goes into captivity in order

to release his father, fights and dies in his prime. It is in *La Chevalerie Vivien* (éd. Terracher. Paris, 1909, vers 40) that he makes the vow never to retreat "plain piet de terre," and in *Les Aliscans* (Halle, 1903, vers 848) that he remembers, dying, his former pledge:

> Au jor que primes deué mes armes porter,
> A dieu vouai, ke l'oïrent mi per,
> Ke ne fuiroie por Turc ne por Escler
> Lonc une lance . . .

Jacques de Vitry, a French chronicler of the XIIIth century, has left, among other records, an *Histoire orientale* which depicts the conditions in the Holy Land under the Christian princes. The quotation is from the *Exempla* of Jacques de Vitry, ed. Crane, p. 57.

Before Jaffa, in the summer of 1252, Saint Louis, king of France, was seen working in the trenches like the humblest private. "Le roy meismes y vis-je mainte foiz porter la hote aux fossés." Joinville, *Histoire de Saint Louis*, publiée par la Société de l'Histoire de France. Paris, 1868, p. 185.

P. 34. "*Nuls n'est vilains s'il ne fait vilenie*": a saying for which may be found

an exact correspondence, in fact, in Corneille's *Menteur*, where Géronte, an old nobleman, denies to his son, convicted of falsehood, the title of a "gentilhomme":

> Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
> Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
>
> (Acte V, sc. III)

Barrès had already, in December, 1914, insisted on "la 'gentillesse' française" (*Saints de la France*), that is, according to etymology, the "gentlemanliness" of the French soldier, as contrasted with German "frightfulness" and deceit. He had quoted, then, a characteristic saying of the *Roman de la Rose:* "Gentillesse de lignage n'est pas gentillesse qui vaille" and pointed out the links connecting the simple private of the French armies with the knights of former days.

The bishop of Le Puy (in the central part of France) was Adémar de Monteil, who died at Antioch on the 1st of August, 1098. The quotation is from Robert La Moine, *Historia Hierosolymitana*, in Migne, *Patrologie*, Vol. CLV, p. 728.

Domremy is the native place of Jeanne d'Arc, the symbolic figure of French devotion

to country. The sire de Bourlémont was a cousin of Joinville, the historiographer of Saint Louis; so there is a sort of historical and geographical connection between the heroism of the last Crusades and the main manifestation of national resistance in the French people. The passage mentioned here is to be found on p. 149 of the edition of Joinville quoted above. It has often been given as a fine example of leaders' loyalty to their men. Cf. *Les Marches de l'Est*, Jan. 15.

P. 35. In the old poem *Aliscans* (*Les anciens Poètes de la France*, p. 22 ss.) the beautiful episode quoted here — with some length, if one considers the composition of *Les Traits éternels* — reads as follows:

Viviën vit gesir sor un estanc,
Desos un arbre foillu et verdoiant,
A la fontaine, dont li dois sont corant . . .
Ses blances mains sor son pis en croisant . . .
"Niés Viviën, mar fu, jovente bele,
Ta grant proece, ki tos tans ert novele . . ."
"Niés, dist Guillaumes, or te fai bien certain
De tes pécchiés vrai confés aparmain.
Je sui tes oncles, n'i as or plus prochain,
Fors damedieu, le verai soverain;
En lieu de dieu serai ton capelain,
A cest bautesme vuel estre ton parrain . . ."
Guillaumes pleure, ne se puet saouler.

Viviën fist en son giron cliner,
Molt doucement le prist a acoler.
Sor sa poitrine mist son chief reposer,
Molt belement li prist a regreter.
Dont se commence l'enfes a confesser;
Tot li gehi, n'i laissa ke conter
De che k'il pot savoir ne ramenbrer.
Dist Viviëns: "Molt sui or trespensés:
Au jor que primes déuc mes armes porter,
A dieu vouai, ke l'oïrent mi per,
Ke ne fuiroie por Turc ne por Escler
Lonc une lance, a tant le puis esmer,
Ne de bataille ne me verroit torner,
Ke mort u vif m'i porroit on trover.
Mais une gent me fist hui retorner,
Ne sais com lonc, car ne le puis esmer;
Je criem, mon veu ne m'aient fait fauser."
"Niés, dist Guillaumes, ne vous estuet douter."
A icest mot li fait le pain user,
En l'onor dieu et le col avaler . . .

On the pathetic bonds of kinship between uncle and nephew, as expressed in such an episode, cf. Farnsworth, "Uncle and Nephew in the Chansons de Geste." New York, 1910.

Ramure is a poetical word for the network of branches.

P. 37. The siege of Ascalon (in Syria) took place in 1153. The quotation is from the *Exempla* of Jacques de Vitry, ed. Crane, p. 39.

Lacs, *lacets*, strings; *frêne*, ash.

"Ancient" and "new" law, that is the law of Moses and the law of Christ, as partly different and partly identical, have often been symbolized in medieval architecture and imagery. Cf. E. Male, *L'art religieux du XIIIe siècle en France* (1e édition, Paris, 1898). An idea of permanence — eminently interesting for Maurice Barrès, who is a great supporter of "traditional" traits in any given community — was made, in that way, discernible: Jonah's whale and Christ's sepulcher, the bush on Sinai and the crib in Bethlehem are only two aspects of the same realization.

P. 38. *Zouaves* were originally recruited from the Khabile tribe the *zouaoua*, whose name they took; this was as early as September, 1830, the year of the occupation of Algiers by the French. They consist now of regiments entirely recruited among the French populations, and are "crack" troops of the French army.

The siege of Antioch, during the First Crusade, was one of the most difficult moves preparatory to the capture of Jerusalem (1097–98). Many chroniclers have dwelt on that episode: cf. the *Recueil des historiens des*

Croisades. Paris, 1844 sqq. The detail quoted here is from a sermon of Étienne de Bourbon, a Dominican father of the XIIIth century (Ed. Lecoy de La Marche, 1877, p. 91: "in signum adquisiti gaudii, inter manus eorum ridebat").

Louis, chevalier d'Assas (1733–60), was a captain in the regiment d'Auvergne who, in the night from the 15th to the 16th of October, 1760, is said to have entered alone a wood where he was surrounded by enemies and summoned to silence; he uttered the heroic cry which made his sacrifice famous: "A moi, d'Auvergne, c'est l'ennemi!" The first writer who related the story of his heroic death is Voltaire in his *Siècle de Louis XV*, chap. xxxiii. Cf. Loiseleur, *La Légende du chevalier d'Assas* in the *Revue des questions historiques*, 1872.

A similar episode happened in Algeria, at Sidi Brahim. Cf. G^al^ Du Barrail, *Mes Souvenirs*, t. I, p. 279.

P. 39. Blaise de Montluc (1501–77) was one of the most determined fighters of the period of the religious wars in France. In his *Commentaires*, he mentions his wounds in the following words: "J'en ay rapporté sur moy sept arquebousades pour m'en ressouvenir, et plu-

sieurs autres blessures, n'ayant membre en tout mon corps où je n'aye esté blessé, si ce n'est le bras droict." (Société de l'histoire de France, Paris, 1867, t. III, p. 499.)

Godefroy de Bouillon (1058?–1100) was one of the leaders of the First Crusade and the king elect of Jerusalem in 1190. His story has been mainly related by Guillaume de Tyr, who was an archbishop of Tyr in 1174.

Barrès has mentioned elsewhere the poet Charles Perrot, killed before Arras on the 23rd of October, 1914, in the ranks of the 237th regiment of infantry. He was the author of a volume of verse, *La Plainte intérieure*. (*La Croix de guerre*, p. 296.)

The episode alluded to, about Erard de Sivry taking the advice of six knights before going to ask for reinforcements, is told by Joinville in his *Histoire de Saint Louis* (Société de l'histoire de France, p. 79).

P. 40. The Bois de la Grurie is one of the woods in the Argonne forests, where the fighting was specially violent during the first years of the war. *Grurie* or *gruerie*, in that geographical name, comes from a word of Germanic origin designating certain feudal rights in the forests. *Boyau*, a trench leading to real

firing trenches, and serving ordinarily only for communication; so, if fighting takes place here, the men are as a rule much less under cover than in "organized" trenches. In *Pas Saladin*, *pas* has the meaning of *passage*, which is still found in some geographical names like Pas de Suze, etc. In the Third Crusade, Richard I "Cœur de Lion" distinguished himself among other knights, "mirror of knighthood." The names of the heroes who, on the 5th of August, 1192, fought in a mountain pass against an immense army are given in a little poem, *Le Pas Saladin.*

P. 41. *Ils sont trop!* is often used, in French, as a humorous saying, meaning an impossible but useless determination of numbers. Here, as in the supposed original use of this exclamation (when a soldier in Napoleon's army saw at Waterloo the increasing number of the enemy), it is simply pathetic.

The American reader will be interested, for a more general definition of the spirit which prevailed in the times of the different Crusades, in the work of Henry Osborn Taylor, "The Medieval Mind." London, 1911, 2 vols. See especially t. I, p. 535 (Godfrey as a type of the "perfect, single-hearted, crusading

knight, fighting solely for the Faith"), p. 539 (the clear figure of Saint Louis), p. 546 (where the same episode of Erard de Sivry is quoted), t. II, p. 41 (about medieval symbolism).

P. 42. The author comes now to his conclusion, which is that, when a great cause incenses the French people to fight, there is a sort of religious idea which inspires them. The French soldier, in the Crusades, in the wars of the Revolution, in the present struggle, is not fighting for material goods, but for the enforcement of a moral truth in which he believes, which he wants to convey to others in order to better the world. "Dieu le veut" was the motto of the crusader. "La République nous appelle" begins the refrain of the "*Chant du Départ*," the celebrated song, by M. J. Chénier and Méhul, which, along with the *Marseillaise*, inspired the soldiers of the French Revolution. L'an II (from the 22nd of September, 1792, when the French Republic was proclaimed) is the second of the "Calendrier républicain." *Cri d'armes*, war cry.

The verse quoted is from the *Chanson de Roland*, vers 1134, and is pronounced by Archbishop Turpin, blessing the kneeling army of Charlemagne.

P. 43. *Guerre de proie*, a war aiming at spoils; *unanime*, without dissent.

Barrès has been specially interested in what he calls *La terre et les morts;* and the graves where the dead of former ages testify the continuity of a tradition has been one of the most pathetic motives of his works. He supposes that the French soldier is always inspired by the secret virtue of his dead predecessors, and at the same time that the French ideals are of such a general and human character that they may bring benefit to the whole world — which, in fact, has often been the case in history. So it is that the purposes of France may be identified with those of religion or of humanity.

P. 44. *lignages*, lineage, pedigree. Note the inversion: "Puissent émouvoir vos âmes (complement) . . . les actes (subject)."

P. 45. In the expression *la Fille Dieu*, note the persisting form of a possessive case as in *Homme Dieu*, *Mère Dieu*, etc.

Barrès mentions briefly, here, what may be called the "realistic" sides of France's war aims — or rather such considerations which may have played in, after the country had accepted the German challenge and con-

sented to bear the brunt of the onslaught: 1st, the maintenance of France as a perfect unit, when the curtailing of the country would be more than diminution, a disfigurement; 2nd, the vital necessity, for the safeguard of the country, of Strasbourg and Metz which Germany took after the war of 1870–71; 3rd, the equilibrium of a nation which, like France, belongs to a southern and to a northern zone and must have a fair mixture of both elements; 4th, military safety, claiming for a country where the capital is very near the north-eastern frontiers a sufficient barrier in that direction, making it impossible to rush too quickly — as the Germans tried to do in 1914 — towards the vital organs of the country in war time. All these considerations have taken place in war pamphlets; note, however, the absence of merely economic circumstances, so intensely dwelt upon by German leaders. Coal fields or oil wells, as a matter of fact, seem to the French spirit infinitely less worthy of consideration than the determination of the inhabitants of a certain soil. And, as an animating and inspiring motive, comes this devotion to a superior cause which is so vividly presented by our

writer. A similar presentation may be found, before the war, in G. Hanotaux, *La Fleur des histoires françaises*. Paris, 1911, and — specially interesting for American readers — in the definition given of the French ideal by G. Lanson at Chicago (cf. *Compte-rendu du troisième Congrès de langue et littérature française*, p. 49).

P. 46. Bayard, "le chevalier sans peur et sans reproche," lived under the French kings Charles VIII, Louis XII, François I (XVIth century). His life has been written by Jacques Joffrey, "le loyal serviteur."

Turenne (1611–75) was a French general under Louis XIV, and so fine a type of manly virtues, that his chief adversary, the Austrian general Montecuculi, exclaimed when hearing of his death: "A man is dead who honored man." Marceau (1769–96) received, dying, the homage of the Austrian staff.

The word as well as the idea of *préfiguration*, which is the crucial point of this whole passage, belongs to theology, and is represented in English by the same word ("The personages and events of the Old Testament were for the most part regarded as prefigurations of those of the New." East-

lake, 1851; etc.). Barrès is eminently fond of such an idea, and uses the same word in *Les diverses Familles spirituelles de la France*, p. 222, where the outlines of a more splendid France appear to him through the features of the young soldiers who sacrificed themselves in order to make it possible for their country to live on: "O sainte préfiguration!" *Le fait*, the attribute, characteristic feature.

P. 47. *credo*, creed, as the Apostles' or the Nicene creed — from the first word in the Latin version, *credo; Gesta Dei per Francos*, "God's deeds through the French," has been an ecclesiastical designation of the special part taken by France in the Crusades; used first by Guibert, abbot of Nogent, it is the title of a relation of them, by Jacques Bongars, with the subtitle: . . . *sive orientalium expeditionum* . . . *historia* (Hanoviae, 1611). It seems to have its origin in Grégoire de Tours.

As to the spirit which Barrès saw, from the first month of this war, animating the young generations of French people, and to the renewed significance brought to the nation by this fact, cf. his early articles of August 22, and of September 16, 1914 (*L'Union sacrée*, pp. 77 and 199).

Dying sayings of French soldiers, devoted to their country, and beautiful pages written, just before action, to their families by young officers, have been, so to say, a special field of study for Barrès; his sense of the tragic as well as his own patriotism found here a congenial atmosphere; cf. his articles in the *Atlantic Monthly*, July, 1917, and January, 1918.

P. 50. The idea of the Arc de Triomphe as a fitting frame for the final parade of the French armies, after victory, has been a favorite one with fighters and artists. Cf. *Les Saints de la France*, p. 139, where Barrès mentions that terminal parade, and a poster by Sem, showing the *poilus* parading under the Arch, led by the armies of the French Revolution.

General de Castelnau was at the head of the second French army in the summer of 1914, and stopped the German advance before Nancy. He has lost three sons on the field of battle. *Hostie*, consecrated wafer (for communion).

P. 51. *Épanouissement*, blowing of flowers. Many beautiful letters from bereaved mothers have been published in *Les Vertus triomphantes;*

two are to be found in Barrès's *Voyages de Lorraine et d'Artois*, pp. 226 and 247. But the secret sorrow of thousands of others will remain more pathetic, perhaps, because unexpressed and unpublished. . . .

s

es de
But
will
nex-

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

H 820.116.77
Les traits eternels de la France :
Widener Library 003982933
3 2044 088 008 644